

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

I.

Paris, 1er mai 1820.

Vous voilà donc mariée, chère Elise ; mariée selon votre goût, selon votre raison, selon votre cœur ; contente de ce que vous avez fait, heureuse, tranquille... Tranquille ! Ah ! je bénis Dieu, je le trouve juste, je le remercie de vous avoir donné ce bien charmant, la paix dans le bonheur ! Ainsi vous êtes la digne femme de l'homme excellent que vous aviez choisi, la maîtresse d'un bon cœur auquel obéit le vôtre, la souveraine d'un empire entre cour et jardin. Et il y a de l'herbe dans cette cour vénérable, et une prairie sous vos fenêtres, et au bout de la prairie un bouquet de bois ; et derrière le bouquet de bois, le soleil se couche pour le plaisir de vos yeux... Je vois cela. Je vois mon Elise et son grave mari admirant ensemble, elle joyeuse, lui content, ce calme horizon, semblable à leur calme destinée. C'est un tableau que j'avais dans la tête, vous le savez, avant qu'il fût sur la toile. Je vois très bien, je vous assure, et j'entends aussi. Ces deux voix, ces deux cœurs, ces deux âmes pures qui rendent en commun mille actions de grâces à la bonne mère Providence, je les entends. Quoi ! elles me bénissent ; elles disent que je ne suis pas étrangère au bel ouvrage de leur félicité ? Il est sûr que je l'ai désiré passionnément, et je ne ferai pas la discrète. Oui, ravie de votre bonheur, je suis fière d'y avoir un peu contribué. J'aime à vous l'entendre dire, et rien ne m'étonne moins. Toujours j'avais prévu, chère Elise, ma sœur, que vous seriez heureuse, parce que vous seriez fidèle à votre cœur parfait. Je savais aussi que, continuant d'être bonne, vous continueriez de m'aimer. Cependant ces détails de votre triomphe et ces assurances de votre amitié me ravissent d'une joie nouvelle. A Paris, voyez-vous, l'on ne s'aime point. Ce ne sont pas les amis qui manquent, ni les caresses ni les confidences ; mais l'amitié. L'amitié était au couvent, elle est précisément en province. Je crois bien qu'elle pourrait habiter Paris ; mais il ne semble pas qu'elle y puisse naître.

Maintenant, que répondrai-je à cette questionneuse, qui veut que je lui parle de moi ? Je vous ai peint la joie que je reçois de vous, je vous ai tout dit. Je suis dans le bonheur où vous m'avez vue, mais vous n'y êtes pas. Le soleil vient encore jouer sur mes rideaux ; les beaux fileux du jardin ont tout leur feuillage, ils auront toutes leurs fleurs ; mes meubles sont toujours charmants, mes robes sont toujours élégantes ; mon châle de l'an passé, qui vous plaisait tant, est remplacé par un autre qui arrive, pour me rendre encore plus digne d'envie ; enfin, je suis très heureuse... Pourquoi vous tairais-je que je voudrais parfois l'être un peu moins ? Ne me blâmez pas : je ne suis ni mélancolique ni ennuyée, ni, je l'espère, lâche envers mon cœur. Oh ! oui, j'irais volontiers aux chimères ! Mais le rude pasteur que vous connaissez veille toujours, et ne laisse point sa brebis s'égarer vers ces dangereux pâturages. Mes lectures, mes méditations sont robustes. Il n'y a qu'une brèche par où l'inquiétude entre quelquefois. Vous connaissez ma bonne tante, et vous savez

combien elle aime le monde : elle le va chercher, elle m'y entraîne, et le fait venir chez elle par torrents. C'est toujours la même personne : même tendresse et même imagination ; les ans viennent et n'y font rien. Elle est plus éprise que jamais de l'éclat des noms, de la gloire des titres. C'est là notre grand désaccord, dont j'ai soin de ne lui rien laisser voir. Elle veut que je sois sans cesse la nièce et l'héritière de Mme la marquise d'Aubecourt, et je reste invinciblement la pauvre Stéphanie Corbin.

Or ce qui tourmente Stéphanie Corbin, c'est que la nièce et l'héritière de Mme la marquise d'Aubecourt est singulièrement recherchée et poursuivie des épouseurs. Ma tante s'en amuse ; moi, je songe à la fin, et je suis loin d'y prendre le même plaisir.

Voyez la situation. Il faut premièrement que l'on convienne à ma tante ; mon mari sera son fils comme je suis sa fille. Elle ne veut pas me donner un époux qui me déplaît, mais elle ne veut pas non plus, et cela est légitime, se donner un commensal qui ne lui plaise point. Rien ne m'effrayerait si ce que je désire ressemblait un peu plus à ce qu'elle exige. Malheureusement ce n'est pas là que nous en sommes ; et lorsqu'il se présentera quelqu'un à son gré, comment m'arrangerai-je, moi, pour qu'il ne soit pas au mien ? A tout moment je crains de voir commencer une lutte dont la pensée me désole, et dont le résultat, que ma faiblesse me fait assez prévoir, m'épouvante. Je me vois mariée, par lassitude et pour la satisfaction de ma tante, à quelque gentilhomme bien situé, de bonne tenue, de bonnes manières, assorti enfin de toutes les qualités que tout le monde demande, et qui aura celles que je souhaite à mon mari... si le hasard le veut ! Je regarde, autour de moi, ces messieurs que ma tante examine. En voyant ce concours, je me persuade, toute vanité personnelle à part, considérant combien l'hôtel de ma tante est beau, combien sa terre de Touraine est grasse, combien sa terre de Bretagne est étendue, combien son vignoble de Bourgogne est riche, je me persuade que Stéphanie Corbin est un parti de conséquence... Et il me vient des idées, qui certainement ne sont pas celles de la marquise d'Aubecourt, sur l'usage que je pourrais faire de ce trésor que je suis.

Je voudrais le donner à quelqu'un que je ne connais pas, qui mériterait le cœur de Stéphanie Corbin par son cœur, et l'héritage de Mme d'Aubecourt par les œuvres auxquelles il l'emploierait.

Faute de ce quelqu'un, c'est probablement le vicomte Henri de Sauveterre que ma tante me proposera. Il est jeune, il aura du bien, il est aimable, spirituel ; tout le monde au moins l'assure. Que dirai-je ? Qu'aurai-je à dire ? Cependant je crois que notre vieil ami, M. de Tourmagne, s'éloigne un peu, comme moi, de ce sentiment général si favorable à M. de Sauveterre, M. de Tourmagne me serait fort utile dans une crise. Il n'y a que lui qui sache se faire écouter de ma tante sur de certaines questions. Je l'aime bien ! Je ne connais pas de meilleure âme et d'esprit plus charmant.

II

8 mai.

Il est vrai, chère Elise, quelques mots de ma dernière lettre étaient inspirés par des pensées que j'ai hésité à vous livrer entièrement, n'osant pas me les avouer à moi-même. Ces pensées-là m'attireront de grands chagrins. J'avais eu fort à faire de les reléguer dans ma tête, à titre de chimères, sans pouvoir les oublier ni leur imposer silence. Un événement inattendu les ramène dans mon cœur, et elles y reste-